

128 7 68

LE PROLOGUE

IMPROMPTU,

OU

LES ACTEURS EN RETARD,

A PROPOS EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM. DESAUGIERS, LASSAGNE
ET ROUSSEAU.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, LE 23 SEPTEMBRE 1826.

.....
PRIX : 1 FR. 50.
.....



PARIS.

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE
DE A. G. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Successeur de Madame Huet,

RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, N° 1^{er} (ter), VIS-A-VIS L'ATHÉNÉE.

1826.

131450-B

.....

ACTEURS.

PERSONNAGES.

M. LAPORTE.

ARLEQUIN, Régisseur du Vau-
deville.

M. FONTENAY.

JACQUES, Pêcheur.

M. LAFOND.

TITI, Chef de comparses, au
boulevard.

M. LEPEINTRE jeune.

GODEFROY, Bourgeois du Marais.

M^{me} BRAS.

M^{me} GODEFROY, sa femme.

M^{lle} PAULINE.

CÉLESTE,

M^{lle} COLON.

FOEDORA, } leurs filles.

M^{lle} MINETTE.

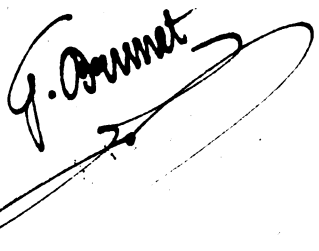
CORINE,

M^{lle} CLARA.

NANETTE, jeune ouvrière de
Dieppe.

M^{lle} FLORE.

CATHERINE, écaillère.



G. Armet

LE

PROLOGUE IMPROMPTU,

A PROPOS EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *sortant de derrière le rideau d'avant-scène.*

Messieurs, vous vous impatientez et vous avez raison ; mais que feriez-vous donc à ma place?... Vous ne connaissez pas ma position... Il faut que je vous l'apprenne, et vous verrez si je dois être plus content que vous. Arrivé de Bergame depuis huit jours pour prendre la régie de la troupe du Vaudeville qui était à Dieppe, et que par conséquent je n'ai pas l'honneur de connaître, mon premier soin en arrivant a été d'annoncer ma nouvelle nomination à tous ces Messieurs et à toutes ces dames par une lettre fort honnête où je leur donnais le tarif des amendes que je ferais payer à quiconque ne ferait pas son devoir ; je les prévenais en même temps que l'ouverture du théâtre aurait lieu aujourd'hui même, et j'ajoutais, de la manière la plus polie du monde, que quiconque ne serait pas rendu à son poste à six heures précises ne ferait plus partie de la troupe : il était, je crois, difficile de s'y prendre d'une manière plus persuasive pour les amorcer... Eh bien ! le crôiriez-vous, Messieurs ? ce matin personne n'était encore arrivé. Voyant qu'ils ne faisaient pas plus de diligence, je me suis mis à faire toutes celles de Paris, depuis les rues du Bouloy, de la Jussienne, Coq-Héron, etc., jusqu'à celle de Notre-Dame-des-Victoires. Personnel.. et nous voici à sept heures du soir ! personne encore !

UNE VOIX.

Rendez l'argent.

ARLEQUIN, *ayant l'air de chercher d'où vient la voix.*
Plaît-il ?

UNE AUTRE VOIX.

Eh oui ! rendez l'argent.

ARLEQUIN.

C'est singulier, je n'entends rien... Il faut que cela tienne à la nouvelle disposition de la salle... Mais rassurez-vous; je vais recommencer ma tournée, et j'espère qu'avant une petite heure... Une petite heure est sitôt passée en bonne compagnie.

AIR : Voulant de ses œuvres complètes.

De chaque toilette nouvelle,
 Mesdames, lorgnez les apprêts;
 De chaque femme jeune et belle,
 Vous, Messieurs, lorgnez les attraits.
 Pendant ce temps je précipite
 Le retour de nos émigrés....
 Je les ramène et vous direz
 Que l'on commence encore trop vite.
 (*Il salue et sort.*)

SCENE II.

Le rideau se lève et laisse voir la cour des grosses messageries. Une diligence arrive chargée jusques sur l'impériale de tous les acteurs du Vaudeville.

CHOEUR DES ACTEURS.

AIR : Beaux jours de mon enfance.

Enfans du Vaudeville,
 Nous voilà (*bis*) revenus.
 Allons revoir l'asyle
 Où nous attend Momus.

M. LAFONT, *descendant.*

A monter chacun vise,
 Mais moi, j'ai pour avis
 Que par fois, quoi qu'on dise,
 Descendre a bien son prix.

CHOEUR.

Enfans du Vaudeville, etc.

MADEMOISELLE FLORE.

Sortir de cette caisse,
 C'est sortir d'un étai.

MADAME BRAS.

Je me croyais sous presse
 Comme un in-folio.

CHOEUR.

Enfans du Vaudeville,
 Nous voilà (*bis*) revenus.
 Allons revoir l'asyle
 Où nous attend Momus.

SCENE III.

LES MÊMES , ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans être vu et sans voir les acteurs en scène.*

Le diable soit... (*les apercevant.*) Ah! ah! une diligence qui arrive... des voyageurs qui en descendent : serait-ce?...

MADAME BRAS.

Ah ça! n'oublions pas notre petit projet de vengeance.

M. FONTENAY.

Non, il faut que monsieur Arlequin, notre très cher régisseur, ait la leçon que sa gracieuse lettre lui mérite.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce sont eux. Il paraît que j'arrive à propos... Écoutons.

MADemoiselle CLARA.

L'heure à laquelle nous arrivons a déjà dû le mettre sur les épines.

M. LEPEINTRE.

Quelle heure est-il? (*il regarde à sa montre.*) sept heures!

TOUS.

Déjà sept heures!

MADemoiselle JENNY COLON.

Et nous ne sommes pas encore costumés!

M. FONTENAY.

Il n'y a pas un instant à perdre.

AIR : Une fille est un oiseau.

Au café des voyageurs,
 Amis, entrons tous ensemble;
 Il est trop tard, ce me semble,
 Pour nous costumer ailleurs;
 Et de là, d'un pas agile
 Nous irons au Vaudeville,
 Echauffant encor la bile
 D'Arlequin, pestant, criant,

Lui jouer la comédie
Que nous inspire l'envie
De nous venger en riant.

TOUS.

(Suite de l'air.)

C'est charmant ! (*bis*)
Fidèle à notre coutume
Dans l'instant,
Moi j'aurai pris mon costume.

M. LEPEINTRE.

Et grace à son gai secours,
Nous jouerons aujourd'hui même
Celui dont l'ordre suprême
Nous fait jouer tous les jours.

TOUS.

Oui, grace à son gai secours, etc.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, seul, sortant de la diligence.

Fort bien, mes bons amis ; d'après ce que je viens d'entendre, il paraît que nous allons faire l'ouverture de la salle par *Guerre ouverte* ou *Ruse contre Ruse*... Eh ! la lettre que je vous ai écrite vous a blessés, et vous voulez vous en venger ! mais bientôt je vous prouverai... Cependant n'oublions pas que le public attend ; je lui ai demandé une petite heure... elle doit s'avancer... Courons bien vite... car s'il venait à se fâcher tout de bon... (*il court et s'arrête.*) Ah ! quelle idée !

AIR : Ces postillons.

Aux spectateurs il faut que je confie
Le vrai motif du retard de ce soir.
Quand il saura que l'on me mystifie,
Bon comme il est, pourra-t-il m'en vouloir ?
Mon amour-propre à coup sûr en silence
De cet aveu va bien souffrir... Aussi,
Que le public soit dans la confiance,
Mais pas d'autre que lui.

SCÈNE V.

Le théâtre change et représente une chambre commune.

ARLEQUIN, *courant.*

Ouf! quelle course! J'espère que je n'ai pas été longtemps. (*au public.*) Messieurs, j'accours vous aannoncer en confidence qu'enfin tout mon monde est ici : persuadés que je ne les connais pas, ils vont improviser pour me mystifier quelques scènes que je vous prie d'accepter en guise de prologue d'ouverture. Qui sait? ils seront peut-être drôles, vous en pourrez juger; car c'est ici que l'action se passera. Qu'en pensez-vous?... Vous y consentez?... Machiniste, un salon!

(Un coup de sifflet se fait entendre et le théâtre change et représente un salon très élégant.)

AIR du Vaudeville de la chasse au renard.

Ce maudit son toujours me contrarie :
S'il fait changer un grenier en palais,
Un fleuve en cave, un cachot en prairie,
En chute aussi comme il change un succès!
Et quand ici son bruit se fait entendre,
Songez, Messieurs, de peur d'un quiproquo,
Que dans un bois l'écho pourrait le rendre,
Mais que jamais un salon n'eut d'écho.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LEPEINTRE, *sous le nom de M. Godefroy.*

M. GODEFROY, *parlant dans la coulisse.*

Attendez-moi une minute, Mesdames, je ne vous demande que le temps de lui dire deux mots. (*à Arlequin.*) Monsieur, je désirerais parler à monsieur le régisseur.

ARLEQUIN.

Vous le voyez, Monsieur.

GODEFROY.

Cela se rencontre à merveille. Je n'ai pas l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous.

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas le peintre du Vaudeville ?

GODEFROY, *étonné*.

Le peintre !

ARLEQUIN.

Oui, le peintre décorateur.

GODEFROY.

Non, Monsieur. (*à part.*) Il m'a fait une peur... (*haut.*)
Je me nomme Godefroy.

ARLEQUIN.

Le nom promet, c'est celui d'un grand homme.

GODEFROY.

Ce n'est pas de lui que je descends.

ARLEQUIN.

Je m'en doutais.

GODEFROY, *regardant la salle pleine.*Mais, dites-moi donc, vous avez bien du monde et nous
causons à.....

ARLEQUIN.

Ces messieurs et ces dames me l'ont permis en atten-
dant que le spectacle commence.

GODEFROY.

Eh ! qu'y a-t-il donc qui s'y oppose ?

ARLEQUIN.

Eh vraiment ! mes acteurs qui n'arrivent pas.

GODEFROY.

Et cela vous met dans une position.....

ARLEQUIN.

Diabolique.

GODEFROY, *à part.*Bon, c'est ce que nous voulons. (*haut.*) Pour en revenir,
monsieur le régisseur, je suis tout uniment un ancien
préposé à la recette des pauvres dans les spectacles.

ARLEQUIN.

C'est une place superbe.

GODEFROY.

Agréable surtout en ce qu'elle me procurait mes en-
trées partout. En perdant l'emploi j'en ai perdu les privi-
lèges, et maintenant je suis obligé de recourir à votre obli-
geance pour être bien placé.

ARLEQUIN.

Je vais faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous
être agréable..... Vous êtes seul ?

GODEFROY.

Oui Monsieur, avec ma femme et mes trois filles... Ah! ça, voilà donc votre nouvelle salle?

ARLEQUIN.

Comme vous voyez, qu'en dites-vous?

GODEFROY.

A vous dire vrai, je ne suis nullement partisan des innovations, j'aime tout ce qui existe depuis long-temps, demandez à ma femme.

ARLEQUIN.

J'entends, vous êtes ce qu'on appelle une bête d'habitude.

GODEFROY.

J'allais vous le dire; c'est ce qui est cause, sans doute, que je ne puis sentir vos nouveaux bâtimens, ni vos nouveaux quartiers, et que j'éprouve un mouvement d'humeur chaque fois que j'apprends qu'on va restaurer une salle de spectacle. Je vous demande un peu quelle fantaisie vous avez eue de changer la vôtre du noir au blanc.

ARLEQUIN.

Du noir au blanc, voilà de l'épigramme; parce qu'elle était un peu enfumée, n'est-ce pas?

GODEFROY.

N'importe, vous avez eu tort, elle n'était pas trop mal votre petite salle. Les loges des secondes ressemblaient un peu à des cages à poulets, le bois des banquettes n'avait peut-être pas toute l'élasticité convenable, eh bien! on y était habitué.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? le mal est fait.

GODEFROY.

C'est le tort qu'on a eu. Quant à votre parterre, il me paraît parfaitement bien, seulement j'ôtterais les banquettes.

ARLEQUIN.

Par exemple!

GODEFROY.

Certainement : on aura beau dire, je tiens encore pour les parterres debout; vous êtes trop jeune pour avoir vu ça, vous! Comme c'était imposant! juste l'image de l'océan. J'ai pu vérifier la justesse de la comparaison, j'arrive de Dieppe.

AIR : des Amazones.

Figurez-vous une mer un peu forte,
Dont le roulis sans cesse redoublant,

Vous ramenait de l'orchestre à la porte ;
 En vous prenant ou de face ou de flanc. (*bis.*)
 Se supposant embarqués par miracle
 Les spectateurs ballotés, charriés,
 Ne commençaient à se croire au spectacle
 Que quand les flots leur marchaient sur les pieds.

Quant à votre lustre au gaz, c'est un soleil, il est impossible d'obtenir une clarté plus belle ; cependant l'huile...

ARLEQUIN.

Fi donc, Monsieur, regardez donc ; est-ce que jamais l'huile a produit un si bel éclairage ?

GODEFROY.

Je n'en doute pas, mais vous ignorez donc tous les inconvéniens de ce nouveau procédé. Lisez le mémoire des épiciers ; ils vous diront que votre gaz vous prend aux yeux, qu'il vous prend à la gorge (*il se bouche le nez.*), et vous ne nieriez pas qu'il vous prend au nez, quand il s'échappe.

ARLEQUIN.

Moi, je vous répondrai que si le gaz s'échappe, le quinquet file.

GODEFROY.

Le quinquet file, c'est vrai, mais il ne meurt pas ; il subsistera, vous ne l'éteindrez jamais.

ARLEQUIN.

AIR : Un magistrat irréprochable.

L'utilité de l'huile est merveilleuse
 Pour éclairer le modeste appareil
 D'une lampe ou d'une veilleuse ;
 Et c'est la lune à côté du soleil.
 Mais fournissant une noble carrière,
 Voyez du gaz les rayons bienfaiteurs
 Verser des torrens de lumière
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

GODEFROY.

Tout ce que vous voudrez ; mais l'huile, toujours l'huile, je ne sors pas de là.

ARLEQUIN, *regardant vers la coulisse.*

Quelles sont ces dames ?

SCENE VII.

ARLEQUIN, GODEFROY, (LEPEINTRE); MADAME GODEFROY, (MADAME BRAS); FOEDORA, (MADEMOISELLE JENNY COLON); CORINE, (MADEMOISELLE MINETTE); CÉLESTE, (MADEMOISELLE PAULINE).

ARLEQUIN.

AIR : du Renégat.

Donnez-vous la peine d'entrer.

GODEFROY.

Ce sont mes filles et ma femme.

MADAME GODEFROY.

Pardon si j'ose pénétrer ;

C'est mon mari que je réclame.

LES QUATRE FEMMES.

Dieu ! que de monde ! et vite sauvons-nous.

ARLEQUIN.

Restez, de grace, ici que craignez-vous ?

MADAME GODEFROY.

Ailleurs, ah ! je vous en conjure,

Monsieur, daignez nous recevoir.

ARLEQUIN.

Rassurez-vous ; je vous assure.

Qu'on a grand plaisir à vous voir.

TOUS, *à part.*

Quand tout à l'heure { ils vont } savoir...
 { il va }

Rira bien qui rira ce soir.

GODEFROY, *bas à sa femme.*

Il ne se doute de rien ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il prend la chose le mieux du monde.

MADAME GODEFROY.

Patience, il n'est pas au bout. (*à Arlequin.*) Vous croyez donc, M. le régisseur, que je puis parler devant tout le monde.

ARLEQUIN.

En toute liberté.

MADAME GODEFROY.

C'est singulier comme ça me gêne. (*très haut à son*

mari.) Êtes-vous fou, M. Godefroy, de nous faire attendre de cette manière?...

GODEFROY.

Pardon, bobonne, j'examinais cette salle.

MADAME GODEFROY.

Et vous en disiez du mal, j'en suis sûre... Elle est nouvelle... Mais je vous en prie, placez-nous à quelque prix que ce soit, ne fût-ce même que pour voir la dernière pièce.

CORINE.

Oh! oui, Monsieur, car nous ne manquons jamais une ouverture de spectacle.

ARLEQUIN.

Vous êtes venus un peu tard. (*ils se regardent tous quatre en riant.*) Je ne puis vous donner place que dans les coulisses.

MADAME GODEFROY.

O ciel!

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

Quoi! nous placer dans les coulisses?

CORINE.

Vraiment voyez le beau plaisir!

MADAME GODEFROY.

Nous prenez-vous pour vos actrices?

ARLEQUIN.

Ce serait mon plus grand désir.

FOEDORA.

Là, rien ne doit frapper l'oreille;

CELESTE.

Et puis d'ailleurs que verrions-nous?

ARLEQUIN.

On voit, on entend à merveille;

Vous y serez comme chez vous.

CORINE, *bas à Foedora et à Céleste.*

Il ne croit pas si bien dire. (*haut.*) Cela fait un singulier effet de se voir sur un théâtre.

FOEDORA.

Oui, et pour première fois surtout.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh! les bonnes piè ces.

MADAME GODEFROY.

Allons, faute de mieux, nous acceptons les coulisses.

ARLEQUIN.

Je vous assure que vous ne perdrez rien. Je n'en dirai pas autant du public, puisqu'il sera privé du plaisir de vous voir.

MADAME GODEFROY.

Il a, j'espère, de quoi se dédommager. Savez-vous que les couleurs de votre salle sont très favorables aux toilettes des dames ?

CELESTE.

Aussi, la première fois que nous y viendrons...

AIR : de l'Artiste.

J'aurai ma robe verte,
De velours épinglé.

FEDORA.

Et moi ma guimpe ouverte,
Et mon béret doublé.

MADAME GODEFROY.

Moi, mon écharpe est prête,
Et cela me suffit.

CORINE.

Tout autour de la tête,
Moi, j'aurai mon esprit.

GODEFROY.

Et moi, je louerai la loge.

MADAME GODEFROY.

Une salle nouvelle mérite bien cette dépense.

GODEFROY.

Nous y voilà ! Une salle nouvelle ?

MADAME GODEFROY.

Où, Monsieur, et en cela je serai toujours votre antipode. Ma devise à moi est *au nouveau tout est beau* ; tout ce qui porte un caractère de vétusté me déplaît, m'est en horreur ; du neuf, du frais, du jeune, c'est nécessaire à mon organisation.

GODEFROY.

Du jeune ; vous l'entendez, Monsieur, c'est une pierre dans mon jardin.

MADAME GODEFROY.

Et quand cela serait, un homme qui se fait un malin plaisir de me contrarier en tout !

GODEFROY.

Comment, moi ?

MADAME GODEFROY.

Parce que je voudrais demeurer à la nouvelle Athènes,
Monsieur nous relègue Vieille rue du Temple.

GODEFROY.

Il vous faut des loyers fous.

MADAME GODEFROY.

Si je veux aller voir le nouveau Tivoli dans sa primeur,
Monsieur me conduit au Luxembourg; enfin, si je veux
entendre du Rossini, il me mène entendre du Gluck.

ARLEQUIN.

Du Gluck!.... Ah! fi donc!

MADAME GODEFROY.

N'est-ce pas une horreur?

ARLEQUIN,

Il ne manque plus que d'y joindre du Monsigny, du
Daleyrac et du Grétry.

AIR : Vaudeville de la Petite sœur.

Ces prétendus gens à talent,
Pour avoir fait Iphigénie,
Camille, la Fausse Magie,
Félix, Armide, et le Tableau parlant,
Passaient pour avoir du génie.
Vous me répondez que partout
Ils sont encore applaudis à la ronde;
Mais peut-on plaire aux gens de goût
Lorsque l'on plaît à tout le monde?

CÉLESTE.

Aussi, moi, pour n'avoir pas la peine de choisir entre
la musique ancienne ou moderne, je me suis vouée à la
danse.

ARLEQUIN.

Grave, ou légère?

CÉLESTE.

Je ne sais encore.

AIR : A soixante ans.

A l'Opéra, malgré moi je balance
Entre le pas léger ou sérieux,
En admirant dans l'une ou l'autre danse
Tant de talents faits pour charmer les yeux.

Lorsque Lacroix m'offre son port de reine,
L'Olympe s'ouvre et je crois voir Junon (*bis*).
Mon œil suit-il Montessu sur la scène?
Je crois courir après un papillon.

ARLEQUIN, *montrant Fœdora.*

Et Mademoiselle, quel est son genre de talent?

FŒDORA.

Moi, Monsieur, c'est le chant; je me suis formée à l'école de madame Rigaut.

ARLEQUIN.

Oh! vous êtes élève du Conservatoire?

MADAME GODEFROY.

Non, Monsieur, ma fille est élève de la nature; c'est à force d'entendre chanter son modèle qu'elle est parvenue à faire ce qu'elle a fait. Voyons, ma fille, chante les couplets de madame Rigaut dans le Solitaire.

FŒDORA.

Devant tout le monde?

MADAME GODEFROY.

A demi-voix seulement, pour que Monsieur, qui en sa qualité de régisseur doit s'y connaître, puisse juger...

FŒDORA.

Je veux bien... (*Elle chante.*)

MADAME GODEFROY.

Eh bien! M. le régisseur, qu'en dites-vous?

ARLEQUIN.

Je dis qu'il est très malheureux que Mademoiselle ne se destine pas au théâtre; le vaudeville ne pourrait faire une meilleure acquisition... (*indiquant Corine.*) Quant à Mademoiselle...

CORINE.

Moi, Monsieur, c'est un autre genre; je suis poète romantique, je me nomme Corine, et il n'est pas que vous n'ayez entendu parler...

ARLEQUIN.

En effet, il me semble avoir vu votre nom quelque part.

CORINE.

Dans les recueils, dans les almanachs, dans les journaux, partout; dès que je trouve une inspiration, je rime... mais elles deviennent furieusement rares.

MADAME GODEFROY.

La pauvre enfant, nous l'avions envoyée l'année dernière à Marseille pour en trouver; croiriez-vous qu'elle n'en a pas rencontré une seule?

ARLEQUIN.

Je croyais pourtant que l'aspect de la mer, la beauté du climat...

CORINE.

Je le croyais aussi..... erreur, je suis encore à me demander comment Démosthène..... Vous connaissez Démosthène ?...

ARLEQUIN.

Cet orateur de l'antiquité qui remplissait sa bouche de cailloux pour se faire mieux entendre ?

CORINE.

Précisément.

ATR : Ainsi jadis un ménestrel.

On dit que de ce Grec fameux
Excitant la mâle éloquence,
L'aspect des flots tumultueux
Lui donnait un génie immense ;
Mais quand vers la mer en courroux
J'ai promené ma rêverie,
Je n'ai pas trouvé son génie...
Je n'ai trouvé que les cailloux.

Vous me direz, Démosthène n'était pas continuellement distrait par des matelots^d qui juraient d'un côté, et des pêcheurs qui baragouinaient de l'autre..... comme ça vous monte la tête..... et en diligence donc, des figures à vous donner le cauchemar.

CÉLESTE.

Tu nous as pourtant dit qu'il y avait deux jeunes gens...

CORINE.

Ah ! oui, deux militaires..... un beau brun et un beau blond ; ceux-là je ne dis pas..... le beau blond surtout, parce qu'Apollon est de cette couleur-là..... aussi mon esprit se réveillait..... le feu sacré se rallumait, se rallumait, se rallumait petit à petit, j'allais accorder ma lyre malgré les cahots de la voiture..... devinez ce qui a démonté mon instrument.

ARLEQUIN.

La diligence aura versé ?

CORINE.

L'un de mes héros prisait et l'autre fumait.

ARLEQUIN.

Il était difficile de trouver des inspirations entre une tabatière et une pipe.

CORINE.

Voilà plus de huit jours que je n'ai mis la main à la plume ; mais l'aspect de cette salle nouvelle , de cette brillante réunion , vient de m'inspirer le faible impromptu que vous allez entendre.

MADAME GODEFROY.

Un peu de silence, s'il vous plaît.

CORINE, *déclamant d'une manière prétentieuse et comique.*

« Quel est ce temple renaissant ?

« Quels sons joyeux ont frappé mon oreille ?

« Au bruit du tambourin le plaisir se réveille ,

« Et les Graces en foule accourent en dansant.

(*Elle parle.*)

Cela fait image.

« Le thyrsé en main , Bacchus les guide ;

« Momus de sa marotte agite les grelots.

(*Elle parle.*)

Remarquez bien que ce ne sont pas là des lieux communs.

« Et fait fuir le drame timide

« Qui dans l'ombre, confus, va cacher ses sanglots.

(*Elle parle.*) Le voyez-vous s'enfuir.....

« Le temple s'ouvre ! ô surprise inouïe !

« Mille cristaux étincelans de feux

« S'offrent à la vue éblouie ,

(*Elle parle.*) Hein ! comme cela peint le lustre.

« Et de la foule réjouie

« Fatignent à la fois et séduisent les yeux.

(*Elle parle.*) Fatiguent et séduisent ! voyez-vous l'opposition ?

« L'admirable coup d'œil ! Partout la joie est peinte.

« Il semblerait qu'au nom de la gaité ,

« Une heureuse élasticité

« A reculé les murs de cette étroite enceinte.

(*Elle parle.*) Remarquez-vous l'image ? les murs qui reculent !

« Que j'aime à voir cet immense concours

« Embellir ce joyeux asile !

« O toi, Momus, par qui le petit vaudeville

« A vu briller de si beaux jours !

« Avec la foule enfin tu lui rends la folie.....

« Ah ! pour la rareté du fait, je t'en supplie ,

« Fais que cela dure toujours. »

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Quelle étonnante facilité !

MADAME GODEFROY.

Elle en a pour tout, et j'en puis dire autant de chacune de mes filles.

ARLEQUIN.

C'est bien flatteur pour une mère.

MADAME GODEFROY.

Vous allez en juger : exécutez donc toutes trois devant Monsieur cette valse chantée que vous avez dansée l'autre jour.

FOEDORA.

Chez ce fameux banquier de la Chaussée-d'Antin ?

GODEFROY.

Oui, des vales..... jolie danse..... la perte de la jeunesse..... au lieu que le menuet d'autrefois..... C'était là de la décence..... citez-moi l'exemple d'un cavalier qui ait séduit sa danseuse..... toujours à une lieue de distance l'un de l'autre.

MADAME GODEFROY.

Faites ce que je vous dis, n'écoutez pas votre père.

GODEFROY.

Comment, n'écoutez pas?... !

MADAME GODEFROY.

Sans doute ! mes filles m'appartiennent ; il fallait avoir des garçons, qu'est-ce qui vous en empêchait ? Allons, Mesdemoiselles, en place, Monsieur vous attend !

SCENE VIII.

LES MÊMES, NANETTE (CLARA).

NANETTE.

Monsieu l'régisseur du Vaudeville, s'il vous plaît, la compagnie ?

GODEFROY, *bas à madame Godefroy.*C'est Clara..... cédonz-lui la place. (*à Arlequin.*) Nous vous quittons un instant pour visiter le foyer.

ARLEQUIN.

Prenez garde de vous y perdre..... il est si vaste... (*ils sortent en faisant des signes d'intelligence à Clara.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN, NANETTE.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il pour votre service , mon enfant ?

NANETTE.

Pardon, excuse, mon bon monsieur, sans vous commander, n'auriez-vous pas vu ma maîtresse ?

ARLEQUIN.

Votre maîtresse..... comment! avec cette figure et cette grace vous vous êtes mise en-service ?

NANETTE.

Chez une actrice du Vaudeville.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que vous figureriez bien mieux sur le théâtre que dans une anti-chambre ?

NANETTE.

Ah! Monsieur veut rire; mais quoique ça, tout en riant, c'est bien possible qu'à force de voir tous les jours ma maîtresse jouer la comédie, je finisse par faire comme elle; avec cela qu'elle n'est ni pus belle ni pus grande que moi.

ARLEQUIN, à part.

Je crois bien. (*haut.*) Mais il me semble que dès à présent même vous vous en acquitteriez fort bien ?

NANETTE.

Comme ça, tout de suite?... Oh! que nenni...! Mais dans quelque temps... je ne dis pas; car m'est avis que ça ne doit pas être ben difficile.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

On prend un air bien gracieux,
 On lev' les bras à gauche, à droite;
 On rit, on pleure, on tourn' les yeux,
 Pour tromper d'une manière adroite.
 On reçoit de beaux compliments,
 On s'entend dire qu'on est jolie;
 On fait chaqu' jour d' nouveaux sermens,
 On a chaq' soir d' nouveaux amans.
 Je jouerai bien la comédie. (*bis.*)

ARLEQUIN.

A votre costume, à votre langage, on voit qu'il n'y a pas long-temps que vous êtes à Paris.

NANETTE.

Mon Dieu! il n'y a qu'un instant... Oh! c'est une histoire! je m'appelle Nanette Blanchet, afin que vous le sachiez. J'étais d'abord faiseuse de dentelle à Dieppe; mais ça a fini par m'ennuyer, parce que, pour une jeunesse, ça n'est pas très récréatif que de n' faire aller que des fuseaux.

ARLEQUIN.

Pauvre petite! Eh bien?

NANETTE.

Alors, je me suis fait tourneuse.

ARLEQUIN.

Tourneuse?

NANETTE.

Oui, je tournais ces petits colifichets d'ivoire qu'on travaille si bien dans ce pays-là... Mais au bout de quelque temps, ma fine, toujours tourner...

ARLEQUIN.

Cela vous a étourdie?

NANETTE.

Non, je veux dire toujours tourner de petits brimborions comme ça, ça me fatiguait les yeux.

ARLEQUIN.

Et vous avez mieux aimé venir à Paris pour y tourner les têtes?... Vous ne m'avez pas dit le nom de votre maîtresse?

NANETTE.

Attendez donc; ma fine, je ne m'en souviens déjà plus.

ARLEQUIN.

Prenez-y garde, pour jouer la comédie il faut avoir de la mémoire.

NANETTE.

C'est son nom, n'est-ce pas, que vous me demandez? Oh! m'y v'là: elle est blonde, elle a les yeux bleus, le nez retroussé, et elle dit comme ça qu'elle joue dans tout plein de pièces... Vous devez voir tout de suite?...

ARLEQUIN.

Ne se nomme-t-elle pas Clara?

NANETTE.

Clara? juste...

ARLEQUIN, *avec intention.*

Oh! alors, si c'est elle, ma pauvre enfant, je vous plains.

NANETTE.

Bah! à cause?

ARLEQUIN, *prenant Nanette à part.*

On m'a dit que c'était un petit démon qui avait fait mourir quatre régisseurs d'impatience et douze femmes de chambre de chagrin : vous serez la treizième.

NANETTE, *à part.*

Jolie réputation qu'il me fait là! (*haut.*) Eh ben! Monsieur, c'est des mauvaises plaisanteries; elle en est incapable, et je ne souffrirai pas qu'on fasse comme ça sur elle un tas de cancons... (*montrant la scène.*) Mais pourtant elle n'arrive pas!... Eh mais! j' n'ons pas la ber-lue... V'là de mes pays... Je n'ai pas peur de rester seule... Quel bonheur! Par ici, par ici, les autres!

SCENE X.

ARLEQUIN, NANETTE, JACQUES, (M. FONTENAY.)
CATHERINE, (MADEMOISELLE FLORE.)

JACQUES ET CATHERINE.

AIR : du vaudeville de la visite à Bedlam.

Pour l'honnête voyageur,
Qui n' peut faire trop d' dépenses,
N'en déplaie aux diligences,
Viv' l' bateaux à vapeur!

JACQUES.

Avec ça qu' dans ces bateaux,
On ne craint pas plus, j'espère,
D'être emporté par les ch'vaux
Qu'aveuglé par la poussière.

ENSEMBLE.

Pour l'honnête voyageur, etc.

NANETTE.

Eh! bonjour donc, Jacques Pinchot.

CATHERINE.

Ah! vous v'là, Nanette Blanchet : qu'euq' vous faites donc ici?

NANETTE.

J' suis en maison ; j' attends not' bourgeoise qui va venir.

JACQUES.

Nous aut' j' venons à la comédie de c' soir ; j' avons connu à Dieppe des acteux qui nous ont dit que j' pourrions entrer en parlant au régisseur... Quoiqu' on dise qu' c'est un drôle d' homme... On l' appelle l' *homme aux amendes*.

NANETTE, montrant Arlequin.

C'est Monsieur que v' là ?

JACQUES ET CATHERINE, saluant gauchement.

Monsieur, certainement que...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de mal ; je voudrais pouvoir vous donner un petit coin... Mais vous voyez cette nombreuse et brillante assemblée ? elle occupe toutes les placés.

CATHERINE.

Et où donc qu' vous nous boutrez, monsieur le régisseur ?

ARLEQUIN.

Dans les coulisses, avec quatre dames qui vous connaissent sans doute.

NANETTE.

Si c'est des mangeurs d' huîtres, je le crois ben, et qu'est-ce qui ne connaît pas Jacques Pinchot et Catherine Perruchet ? Lui il est pêcheux et elle poissonneuse. Sa tante tient le gros bureau des huîtres de la rue Montorgueil. Ils sont venus à Paris pour s'unir l'un quand et quand l'autre.

JACQUES.

Vu que j' sommes tous deux nés natifs de Pollet.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que ce Pollet ?

CATHERINE.

Tiens ! vous ne savez pas ? (à Jacques.) par exemple, pour un monsieur qui a l' air bien éduqué... l' Pollet, voyez-vous, c'est un faubourg de Dieppe, c'est là que demeurent les pêcheux et et les pêcheuses, les matelots et les matelottes, les faiseuses de dentelles et les vendeux de coquillages, tous bons enfans qui amassent plus de gros sous qu' d'écus, c' qui n' empêche pas d' avoir des sentimens.

ARLEQUIN.

Ah ça ! mais ne craignez-vous pas de vous trouver un peu noyés dans un monde comme ce Paris ?

JACQUES.

Laissez donc... d' vieux loups de mer comme nous.

CATHERINE.

D'ailleurs, est-ce que je n' connaissons pas vot' Paris, moi surtout qu'avons déjà été pendant trois ans belle écaillière chez le restaurateur d'à côté du théâtre de M. Brunet, c'était là qu'y avait de la consommation... j'avais-t'y la vogue pour la chose d'ouvrir les huîtres ? Dieu de Dieu !

AIR Nouveau de Panseron.

J'en ouvrais, j'en ouvrais,
 Qu' c'était comme un fait exprès,
 J' faisais les frais d' tous les r'pas.
 Vraiment j' n'y suffisais pas.
 La bell', vendez-vous du frais ?
 C'est l' r'frain de tous les gourmets.
 Personn' ne me l' demandait.
 C'te figure en répondait.
 J'en ouvrais, etc.

Lorsque le garçon m'criait :
 « Ouvrez pour le cabinet. »
 Si j' montais, l' Monsieur m' lorgnait
 Et son objet enrageait...
 J'en ouvrais, etc.

Dans les déjeuners d' garçons
 J'en entendais d' tout' façons.
 Qu'euq'fois même on m'embrassait,
 Mais on m'en récompensait...
 J'en ouvrais, etc.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à vous croire ; mais le temps se passe ; allez prendre vos places dans cette coulisse... car on ne tardera pas sans doute à commencer.

CATHERINE.

J'y courons, j'y courons.

JACQUES,

Avec ça qu' j'ons une soif de comédie ! faut voir. (*Il prend le bras de Catherine et de Nanette et sort en chantant.*)

SCENE XL.

ARLEQUIN, TITI.

Titi entre sur un air de marche, figurant une épée avec sa badine en se mettant en garde, etc. pantomime.

ARLEQUIN, *se retournant et voyant Titi posé, et resté les bras croisés au fond du théâtre; à Titi.*

Approchez, mon ami, qu'est-ce qu'il y a pour votre service? Il ne faut pas rester comme ça les bras croisés!

TITI.

Comme vous dites, mon régisseur, les bras croisés! c'est furieusement vexant, surtout quand on a passé sa vie sous les armes!

ARLEQUIN.

Monsieur est un ancien militaire.

TITI.

Je n'ai point cet avantage!

ARLEQUIN.

J'entends... Monsieur est armurier!

TITI.

Pas tout-à-fait, mais approchant, car j'ai passé les deux tiers de mon enfance et les trois quarts de ma jeunesse dans les fusils, les pistolets, les épées et les poignards... je m'appelle Titi.

ARLEQUIN.

Je ne connais pas...

TITI.

Vous ne connaissez pas Titi? Vous n'allez donc jamais sur le boulevard du Temple? il faut me voir quand je passe devant les Acrobates ou les Funambules, je les entends tous se dire entre soi : Tiens, v'là Titi! Si j'ai le malheur d'entrer dans les théâtres circonvoisins d'alentour, à peine suis-je dans la salle, qu'ils me crient tous d'en-haut: Eh! Titi! le gendarme a beau leur dire de se taire, c'est tout comme; les paroles ne sont que des mots; mais je puis vous certifier que mon nom est aussi illustre dans ce quartier-là que ceux de MM. Tautin et Marty.

ARLEQUIN.

Vous jouez donc le mélodrame?

TITI.

J'y figure. Mon respectable père, homme de goût et de talent dans la partie de la lame, qui avait succédé dans le temps à messieurs Lafitte et Gougibus, pour régler les combats à la Cité, à la Porte St-Martin, à l'Ambigu et à la Gaîté; et moi son faible émule et son timide élève, je l'avais remplacé à sa mort dans cet auguste emploi.

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur, c'est vous qui arrangiez ces jolies petites batailles?

TITI.

Les paroles ne sont que des mots, mais j'ose dire que oui : combats à deux, à quatre, à huit, à douze, au premier sang ou à outrance, marches et contre-marches, tout ça sortait de ma tête.

ARLEQUIN.

Votre tête est donc comme le Champ-de-Mars?

TITI.

AIR : Nous ne louerons pas de carrosse.

Pour la parade et la riposte,
J'vous réponds que j'étais r'noimé,
J'étais famé.

Et tous les jours solide au poste,
Malgré tous mes rivaux jaloux,
J'f'sais les quat' coups.

Pour eux quell' triste équipée!
S'il était seul'ment parti,
Un coup d' sab', d' hache ou d'épée,
Sans la permission de Titi,
Oui, de Titi.

Dès que j' commençais l'escarmouche,
Ou qu' je f'sais une évolution,
Révolution!

Tout l' monde ouvrait les yeux, la bouche;
Et fallait voir comme j'allais
Quand j' défilais;

On disait : pour êtr' bel homme
Et fièrement adroit aussi,
A lui l' ponpon et la pomme!

C'était-i'
Glorieux pour Titi,
Oui, pour Titi!

Et puis quel triomphe pour l'artiste quand à la fin de

l'ouvrage, le régisseur venait dire au public : Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de vous représenter ou de représenter devant vous; il y en avait qui disaient l'un, d'autres qui disaient l'autre, parce que les paroles ne sont que des mots, est pour le poème de MM....., n'importe, pour la musique de M....., c'est égal, pour les ballets de M....., c'est selon; et les combats ont été réglés par M. Titi.

ARLEQUIN.

Pourquoi diable ne voyons-nous plus de ces jolies choses-là à présent?

TITI.

Pourquoi?... C'est le mélodrame bourgeois qui a tué la partie; ça nous a coupé le cou : on vous joue ça en frac, en chapeau rond et les mains dans ses poches. Il n'y a plus de plaisir. Faites donc combattre Calas et Cardillac; faites donc manœuvrer le Pauvre de l'Hôtel-Dieu avec le Cocher de Fiacre ou avec le Vieil Artiste : vous verrez si ces gail-lards-là savent seulement se mettre en garde ou emboîter le pas.

ARLEQUIN.

Heureusement que le Cirque-Olympique est là pour la tradition.

TITI.

Encore faut-il qu'on le rebâtisse! jusque-là je n'ai que les assauts du Wauxhall, et la contre-pointe n'engraisse pas : au surplus, tout ce que je vous dis là, ce n'est que des paroles, les paroles ne sont que des mots, et je viens pour que vous me donniez un emploi quelconque!

ARLEQUIN.

Où?

TITI.

Parbleu ! au Vaudeville !

ARLEQUIN.

Nous n'avons pas de combats !

TITI.

Je le sais bien : mais vous avez des chœurs, des accessoires, des comparses : nommez-moi chef et vous m'en direz des nouvelles ! Vous verrez si j'entends la mise en scène : tenez, un supposé, vous avez à organiser un prologue d'ouverture... une bluette d'inauguration !

ARLEQUIN, à part.

Je le vois venir ! (*haut.*) Fort bien !

TITI.

Vous voulez un coup de théâtre, n'est-ce pas? Eh bien! je fais approcher mes figurans : justement voici les vôtres! (*les appelant dans la coulisse.*) Avancez ici, vous autres!

SCENE XII.

ARLEQUIN, TITI, LES FIGURANS.

Les figurans en costumes de bal sortent, les femmes d'une coulisse, les hommes de l'autre, en tenant des bouquets.

TITI.

C'est ça!... Maintenant placez-vous sur deux files! Attention au commandement! (*à Arlequin.*) Vous allez voir l'évolution.

ARLEQUIN, *à part.*

Laissons-le faire.

TITI, *aux figurans.*

Le haut du corps en avant, la pointe du pied basse, les yeux à quinze pas devant vous... Attention... Enlevons le pas! en avant... marche! (*Ici les figurans se mettent en marche sur un air de pas accéléré, ayant Titi à leur tête, qui, en défilant devant le parterre, salue avec sa baguette à la manière des héros de mélodrame. Quand l'évolution est finie, Titi crie: Halte! front! (à Arlequin.) Maintenant examinez bien!*)

ARLEQUIN, *à part.*

A moi le dénouement!

TITI.

Observez bien... je donne le signal (*il frappe trois coups dans sa main.*) le rideau se lève... (*on lève la toile du fond.*) et vous voyez...

ARLEQUIN.

La troupe du Vaudeville.

TITI, *étonné.*

La troupe?...

ARLEQUIN.

Eh! oui, mon cher Lafont.

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS.

ARLEQUIN.

Approchez, duègne, père noble, coquette, ingénuités,
soubrettes et comiques.

Chœur de Félix. (O ciel! est-il possible!)

TOUS.

O ciel! est-il possible!

ARLEQUIN.

Chers enfans de Momus
Soyez les bienvenus!

TOUS.

Nous sommes reconnus.

ARLEQUIN.

Vous avez voulu, mais en vain,
Faire un Gilles d'un Arlequin!

TOUS.

O ciel! est-il possible!

ARLEQUIN.

Ce tour-là n'est-il pas risible?
Mes bons amis, parlez, qu'en pensez-vous?

TOUS.

Pour nous c'est un aveu pénible;
Mais vous trouver plus fin que nous!

ARLEQUIN.

Ah ça! vous connaissez mon système des amendes, je n'ai pas besoin de vous le rappeler : gare à vous d'abord ! Je vous en avertis, je serai bien aimable, mais je serai sévère! des amendes quand on manquera les répétitions; des amendes quand on retardera le spectacle... des amendes quand on manquera les entrées en scène : et puis nous monterons beaucoup de pièces nouvelles; nous en remettrons quelques anciennes; vous n'aurez pas un seul instant de repos : vous verrez comme ça va bien marcher. Surtout point d'entr'acte, c'est la mort d'un théâtre : vous l'entendez, Mesdames ?

MADAME GODEFROY

Ce n'est jamais moi qui retarde le lever du rideau.

CORINE.

Ni moi !

FÉDORA.

Ni moi !

CELESTE.

Ni moi !

NANETTE.

Ni moi !

CATHERINE.

Ni moi !

ARLEQUIN.

Alors , il faut croire que c'est le public.

MADAME GODEFROY.

Mais par qui avez-vous pu savoir ?...

ARLEQUIN.

Par le conducteur de la diligence.

JACQUES.

Comment ! le coquin nous a trahis ?

CORINE.

Ça vaut mieux que s'il nous avait versés !

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

AIR : du Vaudeville de Pinson père de famille.

Allons ! gai, plus d'ennui !
 L' tambourin du Vaud'ville
 Aujourd'hui r'entr' en ville,
 Et l' plaisir avec lui !

MADEMOISELLE JENNY COLON, *au Public.*

AIR : du Vaudeville du Piège.

Ah ! Messieurs, lorsqu'à vous revoir
 Nous goûtons un plaisir extrême !

Daignez tous nous prouver ce soir
Que votre plaisir est le même!
Dans un port de mer accueillis,
Sans éprouver le moindre orage,
Est-ce en revenant à Paris
Que nous devons faire naufrage?

CHOEUR.

Allons! gai, plus d'ennui!
L'tambourin du Vaud'ville
Aujourd'hui rentr' en ville,
Et l'plaisir avec lui.

FIN.